

temoignage sur donzere au siecle passe

Georges SOUMILLE

Nous avons pensé que les " Amis du Vieux DONZERE " seraient intéressés par des témoignages recueillis directement, il y a près d'un demi-siècle, auprès de Donzérois qui vivaient ici il y a quelques 115 années.

Nous tenons le premier de Monsieur H. SERRET, Père de Madame BRET, né en 1861 et décédé en 1941. Dans ses toutes jeunes années, donc vers 1863/64, ses parents l'avaient confié à une " nourrice " qui habitait à l'extrémité du Passage Prince de Conti, jouxtant la place du Fumouras. Tous les jours la " nourrice " - en fait la garde, car elle était déjà d'un certain âge, - partait chercher un fagot de bois mort à la " Vialle ", - comme le faisaient d'ailleurs beaucoup de gens. Elle laissait l'enfant dans la cuisine, dont la porte donnant sur la rue, était en deux parties, comme celle-là était encore courant dans beaucoup de maisons au début de ce siècle. La partie basse, à mi-hauteur, était fermée au loquet, tandis que le vantail du haut restait ouvert une partie de la journée pour donner du jour à la pièce, et bien souvent, en hiver même, pour faciliter le tirage de la cheminée. Le tout jeune enfant était ainsi livré à lui-même pendant de longues heures, s'occupant comme il pouvait avec le tapis de buis et de paille qui jonchait le sol. De ce même tapis étaient recouvertes les rues qui descendaient de la Grand'Rue : Rue des Belles Filles, de la Sacristie, de l'Argentière, des Consuls et bien entendu la place du Fumouras et la rue de l'Abbaye. Tout cela, complété par les rares détritibus provenant des ménages - rares parce que

les épluchures de légumes étaient utilisées pour la nourriture du porc et des lapins, et que les cendres du foyer étaient conservées précieusement pour faire la lessive - mais aussi, et surtout, par la décomposition des déjections des chevaux, ânes, chèvres et moutons qui passaient nombreux par-là. Bien entendu l'abondant cheptel des poules s'en donnait à coeur joie, grattant à qui mieux mieux là-dedans pour y trouver quelque nourriture. Deux fois par an, on relevait ce tapis, devenu fumier, pour le transporter dans les terres. C'est très vraisemblablement de là que la place a été baptisée du nom de " Fumouras " ; les vieux Donzérois disaient " Fomouras ".

L'autre témoin est Mme Lucie CHARBONNEL, née SAURET en 1850 et décédée en 1940, à 90 ans. Elle habitait au bas de la rue de l'Argentière, la maison qu'occupe aujourd'hui Mr AMAND. Les vieux Donzérois l'ont bien connue et ses réparties pleines d'esprit, au lavoir où elle passait une partie de ses journées à laver le linge de ses clientes, faisaient le tour du pays. Grande, l'allure dégagée, coiffée immuablement de la coiffe à canons, à petits plis tuyautés, bien amidonnée et toujours d'une blancheur immaculée, elle avait grande allure. C'est d'ailleurs pour celà que notre compatriote, le peintre Loÿs PRAT l'avait prise pour modèle sur l'esquisse que l'on peut voir à la Mairie de Donzère, où il a peint une procession de la Fête Dieu. Mme CHARBONNEL avait assisté en 1862 à la réception au Château de Belle-Eau de SAID-PACHA, dont on a lu le récit, par André JULLIEN dans " RECHERCHES TRICASTINES " de 1977. Non seulement le château avait été illuminé, mais aussi la grande allée qui y conduit. Illumination est un bien grand mot pour les gens de notre siècle, habitués aux féeries de l'électricité. En effet, pour l'allée, il s'agissait seulement d'un éclairage réalisé avec des coquilles d'escargots remplies d'huile où trempait une mèche. On imagine la razzia qui dût être faite dans toute la région, de ces gastéropodes...

La même Lucie CHARBONNEL, - la mère LUCIE pour tous - nous racontait son travail à la filature. Cette filature de soie, située au bord du Rhône, vers l'entrée du canal de Navigation, a été rasée en 1949, lors de la construction du canal. Elle occupait un grand nombre de femmes. Lucie avait été embauchée vers 10/11 ans, ce que l'on a peine à croire aujourd'hui et, qui plus est, le travail commençait à 5 heures du matin. Comme le trajet était long, le chemin bien noir, en hiver son Père qui n'avait pas de travail à cette époque de l'année, la portait tous les matins dans

ses bras. L'enfant, abritée sous la large pèlerine, profitait de ces quelques minutes de chaude quiétude dans les bras paternels pour gagner quelques précieuses minutes de sommeil. Mais elle recommandait à son Père de la réveiller un peu avant d'arriver à la " Fabrique " - c'était le nom que l'on donnait couramment et à l'usine et au quartier -, car elle voulait arriver bien éveillée et sur ses pieds pour ne pas être la risée des autres.

Ajoutons que des fillettes du même âge venaient aussi y travailler depuis CHATEAUNEUF-DU-RHONE, apportant, pour manger toute la semaine, du pain, quelques pommes de terre et un petit morceau de lard. Elles étaient logées à la Fabrique où on leur servait une soupe à midi et le soir. On tremble en pensant au sort de ces enfants longeant le Rhône en pleine nuit d'hiver, et travaillant quatorze heures par jour, durant les six jours de la semaine.

